

*Il se trouve que je suis actuellement (07 mars 2011) occupé à un travail qui porte sur l'historicité du Nouveau Testament ; c'est un texte assez long, destiné à une publication et dans lequel, j'avais précédemment parlé du premier tome (mais on ne savait pas à l'époque qu'il serait suivi d'un second) du Jésus de Nazareth de Benoit XVI. J'apprends aujourd'hui même la prochaine sortie du second.*

*Au point où j'en étais de mon propre texte, je parlais de l'entente cordiale qui règne dans la communauté (très restreinte) des spécialistes du Nouveau Testament pour ne pas parler des questions qui fâchent. Je prenais quelques exemples, comme on va pouvoir les lire ci-dessous. Je terminais ces quelques pages quand j'ai appris la nouvelle initiative éditoriale de Benoit XVI, qui m'a inspiré quelques remarques complémentaires qu'on peut lire ci-dessous.*

Extraits :

« Nous savons que Frédéric Lenoir soutient que les apôtres n'ont jamais soupçonné que Jésus ait été Dieu, d'où il conclut que les chrétiens d'aujourd'hui n'ont aucune raison de croire plus et autre chose que ce que croyaient les apôtres. Bernard Sesboüé, très conscient de l'hérésie que commet son protagoniste n'est nullement inquiet par rapport à sa foi personnelle, puisqu'il a la certitude que Frédéric Lenoir commet des erreurs sur le plan historique, ce qu'il entreprend de rectifier. Mais si, d'aventure, Frédéric Lenoir avait raison sur ce plan-là, c'en serait fait de la vérité de la doctrine. Bernard Sesboüé devrait croire autre chose et autrement, pour ne rien dire du fait que des millions de catholiques français devraient accepter le fait que ceux qui parlent du vrai Jésus, ce sont Frédéric Lenoir et les rédacteurs du « Monde des religions », tandis qu'il ne faudrait accorder aucun crédit au Jésus de Bernard Sesboüé et de l'Eglise Catholique. L'enjeu est donc de taille.

C'est à des dangers de ce type que sont régulièrement confrontés historiens et théologiens quand ils se croisent dans leurs colloques ou leurs diverses publications.

L'habitude a été prise, au fil du temps, d'éviter systématiquement l'affrontement, au moyen de différents stratagèmes. L'un d'eux, très courant, est le recours méthodique au langage amphigourique, ou imprécis, ou contourné, ou ésotérique, ou hyper-technique, de manière telle que chacun puisse s'exprimer sans que le sens ou l'enjeu soient clairement perceptibles. L'expression de la pensée est voilée. Chacun dit ce qu'il veut, tandis que l'autre comprend ce qu'il veut (ou peut).

D'autres moyens sont également mobilisés, comme l'entente cordiale consistant à faire l'impasse sur les problèmes les plus sensibles et les plus graves, la datation des évangiles, par exemple. Frédéric Lenoir effleure l'un de ces tabous quand il évoque le rôle joué par les empereurs dans les conciles. Bernard Sesboüé lui en fait reproche, estimant ce rôle « exagérément (mis) en relief ». Nous ferons, en temps voulu, le reproche inverse. Puisque, pour une fois, l'intervention des empereurs était évoquée autrement que pour la nier, il fallait aller beaucoup plus loin que Frédéric Lenoir l'a fait.

Tel qu'il s'y est pris, il est aisé de le réfuter ; ça le serait moins s'il avait bien voulu faire appel aux sources.

L'intervention des empereurs dans les épisodes des conciles, leur implication éventuelle dans telle ou telle décision d'ordre théologique est une chose. La violence des lois impériales (Code théodosien) sans lesquelles on voit mal comment le christianisme aurait triomphé des religions rivales aux IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècles, en est une autre. Cet aspect, pourtant décisif de l'histoire des origines du christianisme est systématiquement occulté, aussi bien dans les manuels de vulgarisation que dans les ouvrages détaillés.<sup>1</sup> Quelle autre raison y a-t-il, sinon que les historiens non engagés religieusement, (dans la mesure où il peut s'en trouver quelques uns dans ce domaine très réservé des origines du christianisme), sont conscients qu'une divulgation générale de tout ce que les sources contiennent serait désastreuse pour la foi chrétienne ordinaire, telle que 1.500 ans d'historiographie chrétienne l'ont structurée.

Au moment où s'écrivent ces lignes<sup>2</sup>, les médias annoncent dans un concert promotionnel qui ne fait que commencer, la sortie très prochaine du 2<sup>ème</sup> tome du Jésus de Benoît XVI. D'ores et déjà, nous savons par les médias que le pape, à cette occasion, innocente « le peuple juif » de la mort de Jésus-Christ. Ce n'est pas pour cette raison que nous nous y arrêtons un instant, quoiqu'il eut été bon que le pape révoque ces pages de saint Augustin, dans lesquelles le « docteur de la grâce » qualifie les juifs de « peuple déicide », ainsi que celle d'un bon nombre d'autres écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, en particulier l'impitoyable Méliton de Sardes. Mais on sait que la repentance selon l'Eglise Catholique Romaine a des limites vite atteintes. En quoi l'histoire est-elle concernée par ce deuxième tome de la vie de Jésus ? C'est, en réalité, la question qui nous intéresse. Plusieurs semaines avant la mise à disposition du livre sur les étals des libraires, le service de presse du Vatican en dévoilait les grandes lignes : le premier des neuf chapitres est consacré à l'entrée de Jésus à Jérusalem.

Pour Benoit XVI, cet événement est d'une historicité tellement au-dessus de tout soupçon qu'il n'abordera même pas la question. De plus, aucun historien, en France, ne se permettra de signaler que cela aurait pu être judicieux, pour la simple raison qu'il existe un vrai problème historique. En effet, s'agissant de cette entrée de Jésus à Jérusalem, il eut été très utile que Benoît XVI précise duquel des quatre évangiles, en l'occurrence, il s'inspirait. On sait que les trois évangiles dits synoptiques s'accordent à quelques détails près sur cet épisode. Mais que penser de l'évangile de Jean qui fait entrer Jésus pas moins de quatre fois à Jérusalem ?<sup>3</sup>

Par le calcul des dates des fêtes rituelles qui sont les raisons pour lesquelles Jésus se transportait à Jérusalem, les experts établissent – ce qui n'est pas évident à première vue – que la « vie publique » de Jésus dure trois ans, alors qu'elle dure un an, avec un seul séjour à Jérusalem, dans les trois synoptiques. Les deux versions sont, évidemment,

---

<sup>1</sup> Cependant, le sujet avait été abordé (avec une grande prudence) dans les derniers épisodes de la série « Apocalypse » (Mordillat et Prieur), diffusée par la chaîne Arte en décembre 2008.

<sup>2</sup> 7 mars 2011

<sup>3</sup> 1<sup>er</sup> séjour : 2, 13 ; 2, 23. 2<sup>ème</sup> séjour : 5, 1. 3<sup>ème</sup> séjour 7, 10 ; 7, 37 ; 10, 22 ; 4<sup>ème</sup> séjour, 12, 12 et s.

incompatibles, sans parler d'autres incompatibilités liées aux faits, aux dits et au portrait de Jésus entre les trois synoptiques et l'évangile johannique. Une chose est que ces incompatibilités existent ; une autre est que dans la communauté restreinte des historiens des origines du christianisme, on s'entend pour les passer sous silence ou les évoquer avec la plus grande discrétion.

Concernant l'exemple précis du premier chapitre du 2<sup>ème</sup> tome du Jésus de Nazareth de Benoit XVI, l'auteur ne va pas jusqu'à garantir explicitement l'historicité de la présence de Jésus à Jérusalem ; mais c'est simplement parce qu'elle est considérée comme allant de soi. Elle a été certifiée explicitement en quantité d'autres occasions ; d'autres épisodes, et non des moindres, tels que la Résurrection, sont certifiés historiques dans des documents officiels, tels que le Catéchisme de l'Église Catholique. <sup>4</sup> Et surtout d'autres auteurs, ce sont les historiens engagés religieusement, profitant de la délicatesse confraternelle de leurs collègues non engagés, affirment *urbi et orbi*, la valeur historique des évangiles, saluant en Luc, en particulier, - notamment avec ses « Actes » - un historien exemplaire, quoi l'œuvre regorge d'invéraisemblances et de merveilleux, danger contre lequel des historiens antiques tels que Polybe et Lucien mettaient déjà en garde. <sup>5</sup>

On pourrait multiplier les exemples, entre autres, le cas étrange de Clément de Rome, successeur de saint Pierre, qui invite les prétendus chrétiens de la capitale de l'Empire à se rendre à Jérusalem pour la fête de Pâques et sacrifier devant l'autel d'un temple qui n'existe plus, si l'on en croit la date que l'on prête à sa lettre aux Corinthiens, <sup>6</sup> sans oublier les raisons qu'il propose de croire à la résurrection, en l'occurrence la résurrection du Phénix, considérée comme une réalité naturelle par lui et nombre de ses contemporains. <sup>7</sup>

Que penser de la valeur de l'information historique dont dispose Justin de Néapolis, quand on voit que, s'il a, effectivement, entendu des « mémoires des apôtres » qu'on lit, selon lui, aux assemblées dominicales de fidèles, , il n'en connaît le nom d'aucun, ni évangélistes, ni autres, qu'il ne connaît pas davantage le moindre épisode de la vie de Jésus de Nazareth, mais qu'il pense, en revanche, que Pilate s'est converti et qu'il a plus ou moins converti l'empereur Tibère, grâce à la relation qu'il lui a faite des événements ? <sup>8</sup>

Revenant à la question du vocabulaire, comme moyen d'éviter les problèmes trop sensibles, il faut noter le recours aussi bien par Frédéric Lenoir que par Bernard

---

<sup>4</sup> Article 639 : « *Le mystère de la résurrection du Christ est un événement réel qui a eu des manifestations historiquement constatées, comme l'atteste le Nouveau Testament.* »

Article 643 : « *Devant ces témoignages, il est impossible d'interpréter la Résurrection du Christ en dehors de l'ordre physique et de ne pas le reconnaître comme un fait historique* ».

<sup>5</sup> Voir annexe

<sup>6</sup> Voir annexe

<sup>7</sup> Voir annexe

<sup>8</sup> Voir annexe.

Sesboüé au vocable « identité » pour désigner la controverse qui surgira quant à la question de la « divinité » de l'homme de Nazareth. « Identité » n'est pas le terme exact. Le terme exact est « nature ». Identité et nature ne sont pas synonymes, même si dans certains contextes, l'amalgame est faisable.

( à suivre).

Rejoignons nous, entre amis, sur Facebook



The image shows a Facebook profile page for Jean-Paul Yves Le Goff. On the left is a profile picture of a man with grey hair and a beard. To the right of the picture, the name "Jean-Paul Yves Le Goff" is displayed in bold. Below the name, there is a bio: "Travaille à conseil en formation (retraité) A étudié à Anatole Le Braz, (Saint-Brieuc); Notre-Dame du Kreisker (Saint-Pol-de-Léon) Habite à : Paris De Quimper" followed by a "Modifier le profil" link. Below the bio are five empty photo slots. At the bottom of the profile section, there are icons for "Statut", "Photo", "Lien", and "Vidéo". On the far left, there are two tabs: "Mur" and "Infos".

Rejoignons-nous, entre amis, sur le forum de Médiapart



The image shows the header of the Médiapart website. On the left is a logo featuring a stylized figure holding a sign. Next to it is a search bar with the word "RECHERCHER" and a magnifying glass icon. In the center is the "MEDIAPART" logo in large, bold letters, with "LE JOURNAL" and "LE CLUB" in smaller text below it. On the right is a "MON TABLEAU DE BORD" (My Dashboard) widget for the user "jean\_paul\_yves\_le\_goff". The widget shows a profile picture and three items: "0 nouveau message", "0 demande de contact", and "Mon espace perso". At the bottom of the page, there is a navigation bar with the following links: "LE JOURNAL", "MONDE", "FRANCE", "ÉCONOMIE", "CULTURE", "ENGLISH", "TUNISIE", and "LE CLUB".